

Groupe de travail pour
la documentation et la préservation
de l'architecture moderne au Québec

doco.m.o.québec

Bulletin

numéro

4



Patrimoine architectural moderne au Québec

Le supermarché Steinberg n° 67 à Montréal

Pendant la grande Crise, une nouvelle façon de pratiquer le commerce de l'alimentation apparaît au Québec. Les épiceries Steinberg qui, depuis leur début, offraient un service à la clientèle complet avec commandes téléphoniques et livraisons à domicile, se convertirent en surfaces libre-service. Situés sur les artères commerciales des principaux quartiers de Montréal, les supermarchés Steinberg ont participé aux premières manifestations de la modernité architecturale d'après-guerre au Québec. Parmi toutes les succursales, le supermarché n° 67, dessiné par l'agence Eliasoph & Berkowitz, se distingue par la qualité de son architecture et par la synthèse particulièrement réussie des normes établies par la prolifique entreprise de distribution.

La compagnie Steinberg fut une pionnière dans la modernisation de la distribution alimentaire; elle fut aussi l'une des premières entreprises commerciales à favoriser l'architecture moderne. De l'inauguration en 1917 de la première épicerie Steinberg, sise au 4423 du boulevard Saint-Laurent, jusqu'aux ouvertures de nombreuses succursales de banlieue à la faveur de la construction des centres commerciaux, les magasins Steinberg se sont constamment transformés de façon à offrir à leur clientèle non seulement de nouveaux modes de consommation mais aussi une architecture audacieuse directement issue du «rêve américain».

L'architecture a en effet joué un rôle non négligeable dans la stratégie de l'entreprise, notamment au tournant des années 1950 alors que trente nouvelles succursales étaient mises en chantier au cours d'une période de cinq ans (soit une à tous les soixante jours!). Refusant d'imposer une image uniforme pour toutes ses succursales, la compagnie a favorisé la diversité architecturale en faisant appel à différents architectes. Ceux choisis pour le magasin n° 67, Milton Eliasoph et Saul Milton Berkowitz, sont des diplômés de

Guy Besner

Diplômé du Module de Design de

l'environnement,

Université du Québec à Montréal

Étudiant, École d'architecture,

Université de Montréal

Membre de DOCOMOMO

Québec

Illustration (page précédente)

Façade principale du supermarché Steinberg numéro 67, rue Sainte-Catherine, Montréal; Eliasoph & Berkowitz, architectes, 1958. (Photographie © Alain Laforest 1995)

Illustration (ci-dessous)

Vue de l'avent incurvé situé du côté des commandes automobiles, supermarché Steinberg numéro 67. (Photographie © Alain Laforest 1995)

Bibliographie

TRÉPANIÉ, Paul, «Profil d'architecte: Saul M. Berkowitz», *Continuité*, n° 45, automne 1989, pp. 49-50.

«Steinberg : un succès architectural», *Architecture Bâtiment Construction*, vol. X, n° 115, novembre 1955, pp. 34-38.

Steinberg Parade, (documents photocopiés sans date, non numérotés)

l'université McGill. Établie en 1946, leur agence se spécialisait dans le design commercial : sa première réalisation d'importance fut le magasin Pollack de Québec, inauguré en 1950. L'association de cette agence avec Steinberg a donné plus d'une vingtaine de supermarchés.

Ouvert en 1958, le magasin n° 67 est situé dans l'Est de Montréal, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Dorion, sur un îlot qu'enjambe le pont Jacques-Cartier. Bien qu'actualisant un modèle de base établi par le Département de design de Steinberg, ce projet original reflète la culture plastique issue des grands courants artistiques de l'époque et est marqué, comme elle, par le retour de l'abstraction géométrique.

Les architectes ont distribué les fonctions d'usage de ce bâtiment de 40 000 pi.ca. (environ 4 000 m²) en deux parties distinctes : d'une part, un grand et massif volume de brique abrite l'étalage des marchandises; et, d'autre part, une légère façade de verre s'ouvre complètement sur la rue Sainte-Catherine et donne au magasin sa monumentalité, particulièrement frappante durant la nuit. La simplicité du parti est aussi présente dans le traitement géométrique des éléments architecturaux. La devanture de l'édifice est supportée par huit colonnes recouvertes, sur leurs faces latérales, de panneaux de porcelaine émaillée qui en accentuent la verticalité. Le dessin abstrait des meneaux d'aluminium des parois de verre qui s'insèrent entre les colonnes est réglé sur le gabarit des portes standard. Appliqué sur la façade, le panneau rectangulaire sur lequel se détache le nom de la chaîne rappelle les plans flottants des oeuvres picturales des architectes russes El Lissitzky et surtout Casimir Malevitch. Enfin, la minceur et la couleur distincte du parapet soulignent horizontalement le volume transparent en saillie.

Bien que la partie avant du bâtiment en soit l'attrait principal, les architectes n'ont pas négligé de traiter la partie arrière. Ils ont fractionné et ponctué les longues parois latérales de maçonnerie chamois par des creux

verticaux continus et équidistants et des reliefs. Minimaliste, ce traitement confère un rythme et une échelle appropriés qui rappellent les détails de maçonnerie de l'architecture vernaculaire de ce quartier résidentiel. Ils ont placé les entrées destinées au public à la rencontre des volumes de brique et de verre et les ont marquées par un traitement distinct. Ils ont articulé l'entrée principale située sur le coin de la rue Dorion en dégagant la rangée de colonnes de la façade, et ont identifié la seconde entrée destinée aux commandes automobiles par un léger avant incurvé. Ce magnifique élément sculptural introduit une note informelle dans la rigueur générale du bâtiment.

S'inspirant de la tradition des magasins-entrepôts proto-rationalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle, les architectes ont fait de ce supermarché un immense «espace-structure». Ils ont tiré avantage de la flexibilité du plan libre et ont aussi favorisé l'éclairage naturel et la visibilité des biens de consommation par le dessin du vaste pan de verre. La rangée de comptoirs-caisses délimite les deux parties du bâtiment : elle dégage à l'avant une large allée baignée de lumière naturelle et, à l'arrière, un grand espace contenant des rayonnages et dont le plafond est surbaissé. Afin de capter l'intérêt du consommateur dans son parcours, les architectes ont porté une attention particulière à la conception des multiples comptoirs; leurs surfaces aux couleurs primaires contrastent avec les panneaux de bois ou le papier peint aux motifs géométriques.

Malgré le démembrement de l'empire Steinberg, ce supermarché est demeuré en opération et avait, jusqu'à tout récemment, conservé en totalité son aspect original. La nouvelle administration a récemment entrepris de renouveler l'aménagement intérieur en effectuant quelques interventions mineures. Avant que la nouvelle chaîne qui gère ce bâtiment et que son propriétaire n'entreprennent des travaux plus importants, DOCOMOMO Québec a communiqué avec eux. La rénovation récente d'une succursale sur le chemin de la Côte-des-Neiges laisse présager le pire pour ce patrimoine méconnu. Cette succursale, construite en 1950, est l'oeuvre de l'agence Luke, Little & Mace, entre autres auteurs du cinéma York récemment saccagé suite à l'abandon d'un projet immobilier. L'architecture singulière de ce supermarché a été abîmée : ce bâtiment, jadis distinctif par sa couleur orange, est maintenant tout à fait banal.

Les enjeux et les intérêts économiques, le besoin de rentabilité rendent ardu la protection du patrimoine commercial moderne si caractéristique de la modernité en Amérique du Nord. L'aménagement inconsidéré de la galerie des boutiques du Westmount Square n'est qu'un exemple récent parmi tant d'autres de ce problème, particulièrement aigu dans les sociétés nord-américaines où l'idée de pérennité a peu de valeur. Dans la cas qui nous préoccupe, un paradoxe tragique s'ajoute aux difficultés de la préservation : la destruction de l'architecture des années 1950 a lieu à un moment où la nostalgie des consommateurs pour cette époque ne cesse de grandir.



DE RETOUR DE BARCELONE

Yves Deschamps

Professeur

Département d'histoire de l'art,

Université de Montréal

Membre de DOCOMOMO Québec

La quatrième conférence de DOCOMOMO International intitulée **Universalité et hétérogénéité : le Mouvement moderne et ses manifestations régionales** se tiendra du 18 au 20 septembre 1996 à Bratislava en Slovaquie.

Des informations au sujet de cette conférence sont disponibles au bureau de DOCOMOMO Québec

DOCOMOMO Québec

6, avenue Glencoe
Outremont, Québec
H3T 1P9
Tél.: (514) 737 7291
Fax: (514) 737 7291*

Président

France Vanlaethem, professeur
Département de design
Université du Québec à Montréal

Secrétaire

Jean-François Bédard
conservateur adjoint
Département des dessins et estampes
Centre Canadien d'Architecture

DOCOMOMO Québec compte à ce jour quatre équipes distinctes :

Inventaire

Responsable :
France Vanlaethem, professeur
Département de design
Université du Québec à Montréal

Recherche et théorie

Responsable :
Yves Deschamps, professeur
Département d'histoire de l'art
Université de Montréal

Diffusion

Responsable :
Jean-François Bédard
conservateur adjoint
Département des dessins et estampes
Centre Canadien d'Architecture

Est du Québec

Responsable :
Paul Trépanier, historien de
l'architecture, Québec

La troisième conférence internationale de DOCOMOMO s'est déroulée en septembre dernier à Barcelone, dans le cadre de la Casa Macaya, bâtiment conçu en 1900 par l'architecte Puig i Cadafalch, un exemple remarquable et remarquablement bien entretenu du «modernisme» catalan. Compte tenu de la démographie et de la distance, la délégation québécoise y était certainement l'une des plus importantes (5 membres étaient présents). Elle fut aussi, en quelques occasions (que nous n'avions pas toujours désirées), l'une des plus remarquées. Cette rencontre nous aura avant tout permis de situer le travail accompli par DOCOMOMO Québec dans l'ensemble mondial et de constater, en toute objectivité, qu'il se situe parmi les plus complets à ce jour.

À elle seule, la ville de Barcelone aurait presque suffi à assurer le succès de la conférence et plusieurs d'entre nous ont sûrement regretté que la date tardive (pour notre année universitaire) les ait privé d'un séjour mieux adapté aux richesses de l'architecture locale. Malgré cet atout de taille, malgré les qualités indiscutables de l'organisation matérielle assurée par DOCOMOMO Iberia, je pense interpréter correctement le sentiment général des participants en disant que la conférence ne nous a pas paru aussi utile et efficace que nous l'aurions souhaité.

Pour commencer par nos problèmes particuliers, notons que le fantôme tenace et importun des relations Québec-Canada est venu nous hanter sous le soleil catalan avec la complicité du secrétariat international qui a semblé éprouver certaines difficultés à comprendre le point de vue des principaux intéressés (et, accessoirement, ses propres status). De façon provisoire et précaire, la question a été réglée par la reconnaissance de deux entités distinctes : le Canada-Québec (représenté par DOCOMOMO Québec) et le Canada-Ontario puisque, en tout état de cause, personne ne désire revendiquer un éventuel siège «canadien» au conseil international. La suite au prochain épisode...

La rencontre nous a aussi permis de prendre le pouls et la mesure de DOCOMOMO International, de nous

UNE PREMIÈRE : VISITE ARCHITECTURALE ORGANISÉE PAR DOCOMOMO QUÉBEC

Expérimenter l'architecture moderne, tel était le but de la visite organisée le 14 avril dernier. Profitant de l'ouverture des églises à l'occasion du Vendredi Saint, le circuit établi par le groupe inventaire, plus précisément par Daniel Durand et Michèle Picard, proposait de découvrir une série de lieux de culte de la région montréalaise. Il nous a conduit de Saint-Jean-Baptiste-de-Vianney (1962), construit par Roger D'Astous, rue Beaubien, à Notre-Dame-du-Bel-Amour (1956), à Cartierville, première réalisation d'importance de l'apprenti québécois de Frank Lloyd Wright, en passant par la chapelle des Franciscains

faire une idée de l'avancement et de la nature des recherches entreprises par les divers groupes membres, d'établir ou de confirmer des contacts. Ainsi, nous avons pu constater la très grande disparité des «working parties» et la participation faible encore de l'Amérique. À ce propos, toutefois, les choses pourraient changer très vite. La timide participation de l'Amérique ibérique ne reflète ni la richesse de son patrimoine moderne, ni l'abondance des recherches en cours, ni l'intérêt que manifestent habituellement ses habitants pour les forums internationaux. Le numéro 13 du DOCOMOMO Journal qui sera consacré à cette partie du continent devrait nous éclairer. Plus étonnante est l'absence des États-Unis. Elle semble dénoter une certaine réserve vis-à-vis de DOCOMOMO plutôt qu'un manque d'intérêt ou d'actions dans le domaine qui nous concerne. Les 30 avril et 1er mars derniers une conférence nationale intitulée *Preserving the Recent Past* a eu lieu à Chicago. Ceci explique peut-être cela : le passé récent recoupe largement le Mouvement Moderne, mais il ne lui est pas identique. Pour DOCOMOMO Québec, ce sera peut-être l'occasion de réfléchir sur les particularités des modernités américaines.

La conférence de Barcelone avait aussi un thème : *le défi de la modernité*. Cette idée de repositionnement actuel face à l'architecture du Mouvement Moderne fut abordée de façon efficace et convaincante par plusieurs des conférenciers invités dont Juan Antonio Cortés, Ignasi de Solà-Morales et Dennis Sharp, sur le mode historique et critique, et par Bruno Reichlin à partir de quelques expériences concrètes de restauration. Après trente années de critiques justifiées, mais aussi — et trop souvent — de réductions, d'opportunisme et de démagogie dont les conséquences continuent de se manifester quotidiennement, ces interventions ont tendu à rendre au Mouvement Moderne la place qui lui revient dans notre bagage historique. DOCOMOMO apparaît comme l'outil naturel de cette réappropriation critique et pédagogique, une tâche qui, pour moi, légitime l'entreprise de documentation et de conservation. Espérons qu'en septembre 1996, à Bratislava en Slovaquie, nous pourrions mesurer le progrès accompli dans cette direction.

(1960), boulevard Rosemont, de Maurice Baril, Notre-Dame-d'Anjou (1964) d'André Blouin et Christ-Roi (1957) de Paul G. Goyer, sur la rue Lajeunesse. La randonnée s'est terminée à la résidence Notre-Dame-de-la-Providence, où la mère supérieure nous a montré la chapelle aménagée — avec un grand sens de l'espace et de la lumière — par le sculpteur Charles Daudelin en 1976 qui, de plus, a dessiné les objets liturgiques et le mobilier. Suivie par une quinzaine de membres, cette activité a été très appréciée. Nous projetons d'autres visites dans les mois qui suivent.